Tout le monde connaît cette impression. On se réveille avec le sentiment étrange qu'on n'est pas au bon endroit, ce n'est pas notre maison, on n'en reconnaît pas le décor, ce ne sont pas nos parents, ils nous sont étrangers. Je suis comme beaucoup, je ne suis pas sûre d'être la fille qui est là. D'être celle que l'on croit. En attendant, je fais semblant.

Réveil radieux et radiophonique. Je plaisante : il est 6 h 45 sur mon radio-réveil à affichage numérique, il pleut sur le volet roulant, c'est la rentrée scolaire, à la radio, un tube de James Blunt, chanteur british au top des ventes internationales, devenu en peu de temps un incontournable : dans la même semaine, je l'ai entendu en boucle à la boum d'anniversaire de Charlotte, et chaque fois que maman m'a demandé de faire une course au supermarché.

My life is brilliant
My love is pure
I saw an angel

Pour ceux qui ne font pas d'anglais, je traduis :

Ma vie est brillante
Mon amour est pur

J'ai vu un ange
Ça, j'en suis sûr
Elle m'a souri dans le métro
Elle était avec un autre
C'est pas grave.

Je l'ai reconnu à la première note. Son truc, c'est le *falsetto*. Le *falsetto*, ou fausset, comme nous l'expliquera un peu plus loin M. Loiseau, mon professeur de chorale, est une technique qui permet d'aller le plus loin possible dans les aigus. On l'appelle aussi voix de tête. On l'obtient en empêchant la contraction normale des cordes vocales, à la différence d'une voix de poitrine, plus naturelle et plus grave. Je l'ai lu quelque part sur Internet, James Blunt est né dans une famille de militaires où la musique n'était que bruit. James, par vocation familiale en quelque sorte, s'est engagé dans l'armée britannique ; il a démissionné après avoir été envoyé au Kosovo. C'est au Kosovo qu'il a appris à jouer de la guitare et qu'il a écrit sa première chanson. De retour du Kosovo, il démissionne et change de voix.

Il adopte le fausset.

Une fois debout, je me rends en pilotage automatique jusqu'à la cuisine, là, sans réfléchir, je lève un bras pour ouvrir un placard. Une cuisine comme celle qu'on trouve chez nos voisins, les Bison, mais aussi dans la plupart des appartements de l'immeuble, du quartier, de la ville, du pays et peut-être même du monde. Une cuisine « intégrée », comme dit ma mère, qu'un fabricant a installée chez nous, un fabricant suédois qui a envahi le marché avec ses meubles à assembler. Des meubles de bois clair

ou de plastique coloré que mes parents, comme tous les parents en général, s'accordent à trouver pas chers et sympas. Chez nous, comme sur le catalogue, les meubles et les objets répondent aux noms charmants de *Gunnar*, *Solveig*, *Olof* ou *Hilda*, des prénoms masculins ou féminins d'origine nordique. Je tire à moi une chaise, *Fritz*, je prends un bol, *Ditmar*, je verse des céréales et du lait que j'avale grâce à *Bertha*, ma cuillère. Sur le paquet est imprimée une liste de conseils aux ados pour un réveil en douceur. Par exemple celui-ci : « Prends le temps de faire un repas équilibré » ou encore celui-là : « Et surtout n'oublie pas de faire tes lacets, sauf si tu portes des tongs, bien entendu. » *Bertha* à la bouche, je reste perplexe : c'est peut-être une blague ! Ma mère pénètre dans la cuisine, remplit la bouilloire électrique au robinet, lève un bras, prend une tasse, verse une cuillère de café soluble. J'enlève *Bertha* de la bouche et je répète pour voir :

– Et n'oublie pas de faire tes lacets, sauf si tu portes des tongs, bien entendu !

Fesses en appui sur le plan de travail, *Solveig* de café à la main, maman esquisse une moue.

– Plutôt nulle, la blague !

– Au fait, c'est quoi exactement, ton travail ? je demande en essuyant une goutte de lait qui coule le long de mon menton. C'est pour les fiches de renseignement du collège. Papa, c'est simple, c'est la banque, mais toi, c'est quoi ton titre, maintenant que tu es dans la choucroute ?

– Je ne suis pas dans la choucroute, me reprend maman, après une nouvelle gorgée soluble, je mets en place le programme de communication de l'interprofession du chou et de la choucroute.

– Donc, tu fais le même job qu'avant, mais dans la choucroute ! j'insiste, en enfournant directement *Ditmar* et *Bertha* dans le lave-vaisselle.

Maman le répète volontiers, elle n'est pas la bonne ici.

– Si tu veux, chef de projet communication, finit-elle par céder en reposant sa tasse sur le plan de travail.

– Bon, chef de choucroute, alors, et j'enfourne la tasse à café de maman dans le lave-vaisselle, sans en faire toute une histoire de bonne pour autant.

– Attends !

Maman récupère sa tasse et se prépare un second café. À son annulaire brille doucement une série d'anneaux entremêlés que mon père lui a offerts pour leur anniversaire de mariage. Un bijou discret et classique. Comme tout ce que porte ma mère : des vêtements classiques, des chaussures classiques, des bijoux classiques, impossibles à décrire puisque classiques précisément. Tout chez ma mère est classique : elle a eu un bac lettres classiques (latin grec), elle a fait du piano classique, elle écoute de la musique classique, des trucs que plus personne ne connaît comme Led Zeppelin, Genesis, ou Pink Floyd.

– Dis donc, tu ne vas pas être en retard au collège ? me demande-t-elle en grignotant une fausse biscotte, sorte de plaque de polystyrène expansé, fourrée d'une couche de colle parfum framboise.

Ridicule, je suis toujours à l'heure.

Dans mon quartier, il y a deux collèges publics et un collège privé. Un collège public de bonne réputation, le mien, et un collège public de mauvaise réputation, celui où vont les racailles. Mauvaise réputation, ça veut dire qu'il y a de

l'absentéisme, une absence de discipline, de l'antisémitisme, de la drogue, des descentes de police. Quand les parents ne peuvent avoir le bon collège, ils mettent leur enfant dans le privé : c'est comme ça que j'ai perdu ma meilleure amie, Lorraine, ses parents l'ont envoyée à Sainte-Thérèse, où il n'est pas question d'entrer avec un string ou un caleçon qui dépasse. Pour ma part, je me suis retrouvée à André-Charles-Boulle, le collège public de bonne réputation, par la grâce de la carte scolaire, sans qu'on ait à demander de dérogation, à m'inscrire en classe bilingue (anglais allemand) ou à changer d'adresse. Un grand soulagement pour mes parents qui, même s'ils sont pour le mélange des classes sociales, se réjouissent que je sois, par chance, dans le collège de bonne réputation. L'année dernière, une élève de troisième d'André-Charles-Boulle a même intégré Louis-le-Grand, un lycée parisien où il est impossible de rater son bac, les élèves sont sélectionnés avant.

Voilà comment je suis devenue classique.

Par naissance, en quelque sorte. Quand on naît de parents classiques, on est classique. En cinquième, j'ai pris latin, et en quatrième mes parents ont demandé pour moi la classe européenne, une façon de s'assurer que je reste classique. Ah ! ma mère s'appelle Marianne, Marianne Chamaléo, mon père, François, François Chamaléo, j'aurais dû m'appeler Bénédicte, Bénédicte Chamaléo. Zélia, c'est grâce au masque à oxygène que le médecin accoucheur a proposé à maman sur la table d'accouchement. L'oxygène, ça rend euphorique. Maman en a respiré plusieurs bouffées, papa aussi, le médecin lui avait également proposé le masque, pour essayer. Je suis née, mes parents étaient ivres de bonheur, papa a regardé maman :